

A person wearing a white, flowing dress stands on the edge of a dark, rocky cliff. The person's back is to the camera, and their right arm is extended downwards. The background features a vast, deep blue ocean meeting a bright blue sky with scattered white clouds. The overall mood is contemplative and serene.

**Sebastian  
Barry**  
Du côté  
de Canaan

**EDITIONS JOELLE LOSFELD**  
Littérature étrangère

Extrait de la publication

Du même auteur chez le même éditeur :

*Annie Dunne*, 2005.

*Un long long chemin*, 2006.

*Le testament caché*, 2009.

# Du côté de Canaan

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

Titre original : *On Canaan's Side*

L'éditeur remercie l'Ireland Literature Exchange (fonds de traduction, Dublin, Irlande)  
pour l'aide financière accordée au présent ouvrage.

[www.irelandliterature.com](http://www.irelandliterature.com)  
[info@irelandliterature.com](mailto:info@irelandliterature.com)

© 2011 by Sebastian Barry.

© Éditions Gallimard pour la traduction française, 2012.

ISBN : 978-2-07-244899-7

**Sebastian Barry**

Du côté de Canaan

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande) par Florence Lévy-Paoloni

**ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD**



*Pour Dermot et Bernie*



« Vivant du côté de Canaan, l'Égypte derrière,  
Ayant traversé le Jourdain, pour trouver la joie. »

*Hymne américaine*



# Première partie



## *Premier jour sans Bill*

**B**ill n'est plus.

Quel bruit fait le cœur d'une femme de quatre-vingt-neuf ans quand il se brise ? Sans doute guère plus qu'un silence, certainement à peine plus qu'un petit bruit ténue.

À quatre ans je possédais une poupée de porcelaine que j'avais reçue par une étrange transition. La sœur de ma mère, qui vivait là-bas à Wicklow, l'avait conservée depuis son enfance, et me la donna comme une sorte de souvenir de ma mère. À quatre ans, une telle poupée peut être précieuse pour d'autres raisons, en particulier pour sa beauté. Je vois encore son visage peint, serein et oriental, et la robe de soie bleue qu'elle portait. À mon grand étonnement, ce cadeau rendait mon père soucieux. Il le dérangeait d'une manière que je ne pouvais pas comprendre. Il disait que c'était trop pour une petite fille, même s'il vouait une véritable adoration à cette même petite fille.

Un dimanche, environ un an après qu'on me l'avait donnée, j'insistai pour l'emmener à la messe, malgré les protestations et les longues explications de mon père, qui était religieux au sens où il voulait croire en une vie après la mort. Il misait de tout son cœur là-dessus. D'une certaine manière il estimait qu'une poupée n'était pas une fidèle convenable.

Je l'emmenai obstinément à la pro-cathédrale dans Marlborough Street et, peut-être en raison de la forte atmosphère de sérieux, elle me tomba accidentellement des bras. Jusqu'à ce jour je ne suis pas certaine, pas complètement, de ne pas l'avoir laissée m'échapper, animée par une impulsion étrange. Si je l'ai fait, je l'ai immédiatement regretté. Le sol de la cathédrale était dallé et dur. Sa belle robe ne put la sauver ; son visage parfait heurta la pierre et s'écrasa plus encore qu'une coquille d'œuf. J'en eus le cœur brisé par la même occasion, de sorte que le bruit de son anéantissement devint dans ma mémoire enfantine le bruit de mon cœur qui se brise. Et bien que ce fût le fruit de l'imagination d'une petite fille, je me demande aujourd'hui si ce n'est pas le même bruit que fait un cœur de quatre-vingt-neuf ans, réduit en miettes par le chagrin : le petit bruit ténu d'une coquille écrasée.

L'impression qu'il procure ressemble à un paysage englouti par une crue dans l'obscurité complète, où tout, foyer et étable, hommes et animaux, est terrifié et se sent menacé. On dirait que quelqu'un, une grande agence, une sorte de CIA des cieux, connaît bien le petit mécanisme dont je suis faite, la façon dont il est enveloppé et réglé, et possède le livret ou le manuel pour le démonter, ce à quoi elle s'emploie, rouage après rouage, fil après fil, sans la moindre intention de l'assembler de nouveau et totalement indifférente au fait que toutes mes pièces sont éparpillées et perdues. Je suis tellement pétrifiée par le chagrin que je ne trouve nulle part le réconfort. Je porte sous mon crâne une sorte de sphère en fusion à la place de mon cerveau, où je brûle dans l'horreur et la détresse.

Dieu me pardonne. Dieu me vienne en aide. Je dois me calmer. Je le dois. Mon Dieu, je Vous en prie, aidez-moi.

Me voyez-Vous ? Je suis assise là, devant la table en formica rouge de ma cuisine. La cuisine brille. J'ai fait du thé. J'ai ébouillanté la théière, malgré mon égarement. Une cuillère pour moi et une cuillère pour le pot. Je l'ai laissé infuser, comme toujours, j'ai attendu, comme toujours, tandis que la lumière jaune de la fenêtre donnant sur la mer paraissait aussi solide qu'un vieux bouclier de bronze. Vêtue de ma robe grise de lin épais, celle que j'ai regretté d'avoir achetée au moment où je l'ai payée dans Main Street il y a des années et que je regrette encore, bien qu'elle soit chaude par ce temps agité. Je vais boire le thé. Je vais boire le thé.

Bill n'est plus.

La légende familiale voulait que ma mère soit morte en me mettant au monde. Mon père disait que j'avais jailli comme un faisan d'un taillis, bruyamment. Son propre père était régisseur du domaine de Humewood à Wicklow, et il savait donc à quoi ressemblait un faisan jaillissant d'un taillis. Ma mère mourut à l'instant où la lumière des bougies devint inutile, aux premières lueurs de l'aube. Cela se passa dans le village de Dalkey, non loin de la mer.

Durant de nombreuses années cet événement demeura pour moi une histoire. Lorsque je fus moi-même enceinte de mon enfant, il prit soudain tout son sens, comme s'il s'agissait du temps présent. Je sentais ma mère à côté de moi dans la petite salle de travail de Cleveland tandis que je m'efforçais de le faire sortir. Je n'avais jamais pensé réellement à ma mère jusqu'à ce jour et pourtant, en ces moments, je crois qu'aucun être humain ne fut jamais aussi proche d'un autre. Lorsque le bébé fut enfin déposé sur mon sein, tandis que je haletais comme un animal et qu'une joie sans égale montait en moi,

j'ai pleuré sur elle, et la valeur et le poids de ces larmes furent pour moi plus qu'un royaume.

À quatre ans j'entrai au catéchisme, au jardin d'enfants dans l'enceinte du château. Quand la première question – *Qui a créé le monde?* – fut posée, je sus au fond de moi-même que la maîtresse, Mme O'Toole, se trompait en donnant comme réponse *Dieu*. Debout devant nous, elle lut la question et la réponse de sa voix de roitelet. Et j'aurais pu être tentée de la croire parce qu'elle m'impressionnait quand j'avais quatre ans, avec sa jupe aussi grise qu'un phoque du zoo de Dublin, et parce qu'elle avait été très gentille avec moi quand j'étais arrivée et qu'elle m'avait donné une pomme. Mais le monde, comme à mon avis elle aurait dû le savoir, avait été créé par mon père, James Patrick Dunne, qui devait devenir par la suite, mais ne l'était pas encore tout à fait à l'époque, chef de la Police municipale de Dublin.

La légende voulait que mon père ait mené l'assaut contre les hommes de Larkin dans Sackville Street. Quand Larkin traversa le pont O'Connell avec une fausse barbe et de fausses moustaches, gravit l'escalier de l'Imperial Hotel, emprunta les couloirs de marbre, sortit sur le balcon et commença à adresser un discours aux centaines d'ouvriers rassemblés au-dessous, ce qui avait été interdit par décret, mon père et les autres officiers donnèrent l'ordre d'avancer, matraque en main, aux agents en attente.

La première fois que, enfant, j'entendis cette histoire, le soir même où cela se produisit, je compris de travers et crus que mon père avait accompli une action héroïque. J'ajoutai en imagination un cheval blanc qu'il chevauchait, son épée de

cérémonie au clair. Je le voyais se précipiter comme dans une véritable charge de cavalerie. J'étais ébahie par son comportement chevaleresque et son courage.

Je compris des années plus tard seulement qu'il avait avancé à pied et que trois ouvriers avaient été tués.

Vieilles histoires. Et qui n'ont pas grand-chose à voir avec le chagrin présent sinon qu'elles me donnent mes repères. Je vais respirer à fond et commencer vraiment.

À mon retour de l'enterrement je vis que mon ami M. Dillinger était venu pendant mon absence et avait déposé des fleurs dans l'entrée, mais ne m'avait pas attendue. C'étaient des fleurs très coûteuses et il avait placé un petit mot contre le bouquet, sur lequel il avait écrit : « Pour ma chère amie madame Bere, en ce moment de grande épreuve. » J'en ai été très touchée. Je suis certaine que si M. Nolan était encore de ce monde il serait aussi passé discrètement. Mais il n'aurait pas été le bienvenu. Si je ne savais pas ce que je sais maintenant, si la mort de M. Nolan ne s'était pas produite de cette manière, j'aurais peut-être continué à le considérer comme mon meilleur ami. C'est si étrange que sa mort et celle de mon petit-fils Bill aient eu lieu presque en même temps. Jamais deux sans trois, c'est certainement vrai. La troisième mort sera la mienne. J'ai quatre-vingt-neuf ans et je vais mettre fin à mes jours très bientôt. Comment puis-je vivre sans Bill ?

Je ne peux pas faire une chose aussi terrible sans explication. Mais à qui expliquer ? À M. Dillinger ? À Mme Wolohan ? À moi-même ? Je ne peux pas partir sans faire un effort pour justifier mon désespoir. Je ne suis généralement pas sujette au désespoir et j'espère en avoir montré assez peu durant toutes

les années où j'étais vivante et respirais. Ce n'était pas du tout mon style. Je ne vais donc pas le nourrir longtemps. Je le sens, si profondément que je crains qu'il perturbe mon pancréas, cet étrange organe bleu qui a tué M. Nolan, mais je n'ai pas l'intention de le sentir encore longtemps. Aussi longtemps qu'il faudra pour parler dans les brumes du passé, dans l'éther bleu de l'avenir, voilà le temps qu'il durera, je l'espère et je prie. Puis je trouverai une méthode paisible pour en finir.

Je n'ai pas été imperméable à tous les merveilleux spectacles de ce monde qui m'ont été offerts, qu'il s'agisse de ce coin de Dublin quand j'étais enfant, de cette petite cour du château banale qui m'apparaissait comme un paradis poussiéreux, ou ces derniers temps de ces brouillards semblables à des créatures aux longs membres qui avancent comme une armée contre les Hamptons sans qu'on puisse dire s'ils attaquent ou sont vaincus, s'ils approchent ou s'éloignent pour rentrer chez eux.

J'espère et je prie pour que M. Nolan descende le long chemin qui mène en enfer, entouré par les champs en feu, le soleil d'une teinte inquiétante, déchiquetée, les perspectives transformées et inconnues de lui – pas les grands champs de tabac et les collines riantes et boisées de chez lui finalement, car il est né et il a grandi au Tennessee, malgré son nom irlandais, et, comme tous les fils mourants, il a dû imaginer qu'il s'en reviendrait naturellement chez lui une fois mort. Et bien que je l'aie véritablement aimé de son vivant et que nous ayons été amis pendant de très nombreuses années, ce ne serait que justice si le diable le prenait à présent par la main et l'entraînait à travers les prairies enfumées.

Je commence à soupçonner, et cela me cause beaucoup de peine, que le diable possède un plus grand sens de la justice que l'autre individu.

«Seuls les incroyants peuvent être vraiment croyants, seuls les perdants peuvent vraiment gagner», me dit un jour mon petit-fils Bill, des étincelles dans les yeux comme d'habitude, avant de partir pour la guerre du désert. À dix-neuf ans il était déjà divorcé et déjà convaincu d'avoir raté sa vie. Ou sa Vie, avec un V majuscule, comme il disait. La guerre lui ôta sa dernière étincelle. Il revint du désert brûlant comme un homme qui a vu l'un des miracles du diable. À peine quelques semaines plus tard, il sortit avec ses amis et but peut-être un peu trop, comme il aimait le faire. Le lendemain une femme de service le trouva dans les toilettes de son ancien lycée. Il y était monté sur une impulsion connue de lui seul. Il s'était tué un samedi soir parce que, j'en suis sûre, seul le concierge le trouverait le dimanche et non pas la grande marée des enfants le lundi. Il s'était pendu par sa cravate au crochet de la porte.

Pourquoi suis-je en vie alors qu'il est mort ? Pourquoi la Mort l'a-t-elle emporté ?

Rien d'autre au monde ne m'aurait poussée à écrire. Je déteste écrire, je déteste les stylos, le papier et tout ce bric-à-brac. Je crois m'en être assez bien passée. Oh, je me mens à moi-même. J'ai eu *peur* d'écrire, étant tout juste capable d'écrire mon nom jusqu'à huit ans. Les religieuses de North Great George's Street n'étaient pas tendres là-dessus. Les livres m'ont parfois sauvée, cependant, c'est la vérité : mes bons Samaritains. Les livres de cuisine quand j'apprenais mon métier, oh, il y a longtemps, même si ces dernières années il m'arrive encore de me replonger dans mon *White House Cook Book* tout abîmé, pour sûr, afin de me rappeler un détail qui m'échappe. Il n'existe pas de bonne cuisinière qui n'ait trouvé

des erreurs, même dans son livre de cuisine préféré, et ne les ait notées en marge, comme peut-être dans un vieux livre de la bibliothèque perdue d'Alexandrie. Il m'arrive de lire le journal de bout en bout le dimanche, si je suis dans un certain état d'esprit. De le dévorer comme une flamme grandissante. J'aime aussi assez lire la Bible mais plus rarement. La Bible est comme une musique particulière dont on ne saisit pas toujours la mélodie. Mon petit-fils Bill aimait aussi la Bible, il s'attachait à décortiquer le livre de l'Apocalypse. Il disait que c'était comme ça, le désert, le Koweït, brûlant, brûlant, comme l'étang de feu. *Quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.*

J'aime les histoires que d'autres gens racontent, celles qui sortent de leur bouche, ou de leur *clapet* comme on disait en Irlande. Les histoires légères, improvisées, drôles. Pas les récits dramatiques de l'histoire.

Et j'ai eu assez d'histoire pour toute une vie, dans ma propre vie, sans parler de celle de ma patronne, Mme Wolohan.

C'est un nom irlandais, naturellement, mais comme il n'existe pas de W en irlandais, je suppose que cette lettre a été ajoutée en Amérique, il y a de nombreuses années, par une autre génération. Parce que j'ai remarqué une chose à propos des mots en Amérique, c'est qu'ils ne se tiennent pas tranquilles. Tout comme les gens. Seuls les oiseaux semblent rester les mêmes en Amérique, des oiseaux dont l'aspect et les couleurs m'ont tant intriguée quand je suis arrivée. Par ici, en ce moment, on trouve le bruant maritime, le râle gris, le quiscalca bronzé, le pluvier siffleur et les treize espèces de fauvettes qui honorent ces rivages. J'ai moi-même un peu voyagé, tout bien considéré. La ville où j'ai débarqué était New Haven, il y a de cela des milliers de lunes, pourrait-on dire. Avec mon

infiniment légère au ciel. Je me tenais là, une femme extrêmement vieille, délabrée, usée, et le souffle me manqua, mais pas à cause du chagrin ou de la vengeance. L'obscurité sereine emplît la cuisine, se glissa dans la bouilloire où elle se fit un nid, se glissa dans la boîte à sucre et dans les moules à gâteaux, joua dans le creux des louches et des grosses cuillères, toucha tout, regarda partout, même dans les recoins cachés que personne ne voit, au-dessus des placards et dans les fermes et les refuges de la poussière amassée sous le réfrigérateur et la cuisinière. Et l'obscurité était si obscure que je la voyais comme une lumière, bien qu'elle ne le soit pas, c'était une noirceur que je comprenais bien, c'était les entrailles de quelque chose, comme des pépins, comme des amandes, des poèmes difficiles et des objets de Dieu que Dieu ne dévoile pas, qu'Il garde secrets et merveilleux, presque égoïstement, cupidement, mais qui pourrait le Lui reprocher ? L'obscurité se referma sur elle-même, comme un brouillard miniature, elle tourna, tourna et avança, et dessina soudain, avec une grande clarté et une adorable simplicité, une créature qui dansait, dansait lentement, son collier incrusté de verroterie, luisant sombrement, dansant, dansant, la longue silhouette souple d'un ours.



# Du côté de Canaan

## Sebastian Barry

Cette édition électronique du livre  
*Du côté de Canaan* de Sebastian Barry  
a été réalisée le 20 juillet 2012  
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072448997 - Numéro d'édition : 184811).

Code Sodis : N53007 - ISBN : 9782072473104  
Numéro d'édition : 243966.